Corela

Cognition, représentation, langage

19-1 | 2021
Vol. 19, n°1

Compte rendu de : *Langue commune, cultures distinctes : les illusions du globish*, de Geneviève Tréguer-Felten (2018), Presses de l'Université Laval, Quebec.

Valérie Delavigne

Electronic version

URL: <https://journals.openedition.org/corela/13094>

DOI: 10.4000/corela.13094

ISSN: 1638-573X

Publisher

Cercle linguistique du Centre et de l'Ouest - CerLICO

Electronic reference

Valérie Delavigne, "Compte rendu de : *Langue commune, cultures distinctes : les illusions du globish*, de Geneviève Tréguer-Felten (2018), Presses de l'Université Laval, Quebec.", *Corela* [Online], 19-1 | 2021, Online since 08 July 2021, connection on 13 July 2021. URL: <http://journals.openedition.org/corela/13094> ; DOI: <https://doi.org/10.4000/corela.13094>

This text was automatically generated on 13 July 2021.

Corela – cognition, représentation, langage est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International.

Compte rendu de : *Langue commune, cultures distinctes : les illusions du globish*, de Geneviève Tréguer-Felten (2018), Presses de l'Université Laval, Quebec.

Valérie Delavigne

- ¹ Des langues disparaissent, d'autres se transforment, certaines ont un rôle ambigu. Sous le poids des échanges internationaux, un idiome circule depuis un petit moment, se prenant pour une langue fonctionnelle, dénommée *English as a Lingua Franca*, siglée en *ELF*¹, plus communément désignée par *globish*. Depuis les années 2000, les chercheurs qui se penchent sur les questions de management auscultent cette « langue » de notre monde mondialisé où l'on pense qu'une langue commune permet de communiquer. Toute l'originalité de l'ouvrage de Geneviève Tréguer-Felten est de mettre le doigt sur le fait que les locuteurs croient se comprendre parce qu'ils ont cette langue en partage. Or rien n'est moins sûr. C'est ce qu'une plongée dans le monde de la communication commerciale par une étude de corpus originaux permet de montrer.
- ² L'ouvrage de Geneviève Tréguer-Felten paru il y a quelques temps conserve toute son actualité et mérite qu'on y revienne alors qu'a été instituée une certification en langue anglaise pour obtenir en France une licence², mettant cette langue – et seulement elle – au cœur des « compétences » indispensables à maîtriser. Ce livre nous rappelle opportunément que la pratique d'une langue est avant tout culturelle et ne saurait se réduire à l'apprentissage de mots de vocabulaire ou de règles syntaxiques détachés de toute culture, quand bien même cette langue se veut seulement une variété véhiculaire de l'anglais – elle-même dotée de multiples variétés. C'est précisément pour mettre l'accent sur le lien intime de la langue et de la culture, qu'on ne saurait penser séparément, qu'a été forgé le composé « langue-culture ». L'auteure rappelle le rapport

indissociable entre les deux en nous introduisant de façon tout à fait pédagogique dans le monde de l'entreprise et ses pratiques langagières.

- 3 La communication n'y est pas un long fleuve tranquille et achoppe parfois là où l'on ne s'y attend pas. Une entrée en matière fait ainsi porter notre regard sur un corpus original et rarement exploité : des échanges de courriers électroniques, supports aujourd'hui privilégiés de la communication en entreprise. L'auteure pointe divers « ratés » de la communication par des exemples qui dépassent des aspects strictement langagiers, comme demander un congé ou se comporter avec un client. Selon que l'on est chinois ou français, ces choses se mènent différemment, ce qui n'est souvent pas perçu. Enfreindre et dépasser ses propres règles de « bonne conduite » sont parfois nécessaires pour communiquer avec l'autre si l'on veut éviter les tensions...
- 4 Certains « malentendus » dont l'auteure explore les mécanismes dans le chapitre 3 sont certes ceux de tout type d'échanges. Le point que développe Geneviève Tréguer-Felten est l'absence « d'épaisseur » (p. 32) du discours, autrement dit, de tout ce dont un co-énonciateur doit disposer pour interpréter un énoncé au delà de la signification des mots³. C'est dire, en d'autres termes, combien l'accès aux « sèmes afférents » qui dépendent de normes sociales ou idiolectales⁴ peut faire défaut dès lors qu'ils ne sont pas inscrits dans la mémoire interdiscursive des locuteurs. L'exemple de *control*, perçu positivement en milieu anglo-saxon, et comme une ingérence dans un contexte français, ou celui de *futile*, perçu à l'inverse plus négativement en anglais qu'en français, illustrent fort bien le propos. La construction des objets de discours crée un tel écart sémantique entre la signification et le sens, qu'il devient peu interprétable si l'on ne partage pas un même « micro-univers » (p. 33). La culture, au sens de partage d'un « univers de sens » (p. 34), intervient comme une grille de lecture, arrière-plan qui permet de construire une interprétation des situations. La spécificité de l'ELF est précisément de n'être rattachée à aucun univers de sens, contraignant les locuteurs à faire appel au leur, situation propice à favoriser des « mal-entendus ». L'état « normal » du monde n'est pas le même pour tous.
- 5 Pour le montrer, l'auteure mène une étude comparative d'un corpus de discours de communication institutionnelle d'entreprises chinoises et françaises, considérant ces discours « corporate » comme un « genre discursif transnational » (p. 38). Ces textes, issus d'une écriture collaborative susceptible de gommer les différences idiosyncrasiques, constituent des espaces dans lesquels l'entreprise se met en scène et s'attache à construire une image auto-apologétique d'elle-même, un *ethos* laudatif qui vise à aménager une identité internationale. Ils dessinent ainsi en creux leur image de l'entreprise idéale.
- 6 L'étude minutieuse des deux sous-corpus révèle la variété des formes que ces textes peuvent prendre selon leur origine culturelle, même si le numérique semble conduire vers une standardisation. Mais surtout, l'auteure montre combien l'image que construisent ces discours d'auto-présentation n'est somme toute que le reflet de chaque culture. Sourdient les traits culturels des uns et des autres : d'un côté, des entreprises chinoises expriment subjectivité et dévouement teinté d'affectivité, mettant en scène une entreprise en mouvement qui valorise l'effort ; de l'autre, les entreprises françaises argumentent de leurs résultats et s'appuient sur leurs capacités professionnelles par la figure du « mentor » et de l'expert fort de ses connaissances. Finalement, ces « discours s'inscrivent dans les cultures respectives des locuteurs eux-mêmes » (p. 131), s'appuyant sur la doxa des communautés d'origine.

- 7 Ces dissemblances se dégagent tout aussi bien de l'exploration des contenus propositionnels que de l'analyse des caractéristiques spécifiquement discursives. Elles posent du même coup la question de l'efficacité pragmatique de ces discours : le langage figuratif de la culture chinoise risque de trouver bien peu d'échos chez un auditoire étranger, tandis qu'à l'inverse, l'usage prégnant par les entreprises françaises d'une rhétorique qui s'appuie sur une argumentation logique et un ton objectivant n'a guère de chances de parvenir à réaliser son potentiel persuasif chez ses partenaires étrangers. Ces rhétoriques dissemblables puisent dans les cultures discursives respectives : la façon de structurer les phrases, d'exposer les idées et d'argumenter, toutes les formes d'expression maternelle ne font qu'être transférées en ELF. Bien que les entreprises visent un public international, elles ne se départissent guère de la culture nationale des organisations dont sont issues ces textes. L'Autre reste considéré comme un Même.
- 8 Tout se passe en somme comme si ces auto-représentations manquaient d'une certaine façon leur objectif, ne faisant que faire ressortir les tendances culturelles profondes de chacun et des visions du monde divergentes, aux prises avec la projection de leurs propres catégories de pensée. Les analyses minutieuses de Geneviève Tréguer-Felten menées sur trois chapitres nous font ainsi toucher du doigt toutes les difficultés d'une véritable communication interculturelle effective.
- 9 L'auteure n'en reste pas là : dans le chapitre 7, elle confronte les résultats obtenus sur son corpus initial franco-chinois en ELF à un corpus élargi à des textes issus d'organisations françaises et états-uniennes en langue maternelle. Elle revient sur un concept qui tend à être considéré comme universel, la relation client. Transparaissent de cette nouvelle analyse plusieurs « bonnes » manières de se positionner par rapport un client : si toutes visent à créer la confiance, l'auteure montre que s'actualisent dans les textes des modèles différents, qui là encore, dépendent de l'assise culturelle. La relation client ne se saisit pas de la même manière en fonction de la culture d'origine.
- 10 Geneviève Tréguer-Felten clôt son ouvrage en proposant dans un dernier chapitre une réflexion sur l'ELF et la traduction des textes des discours institutionnels. Ceux-ci s'en tiennent le plus souvent à une démarche sourcière qui colle à la langue d'origine. L'auteure rappelle qu'une traduction va au-delà de simples équivalences lexicales qui ne sauraient suffire à endosser la culture de l'autre, mais doit tenir compte de la culture du public à laquelle elle s'adresse. La démarche traductive doit s'effectuer vers une langue-culture ; or l'ELF ne s'appuie sur aucune base culturelle. De surcroît, dans les entreprises, le temps consacré à la traduction n'étant pas jugé comme un temps productif, il est transparent puisque non comptabilisé. Les organisations auraient tout intérêt à valoriser le travail de traduction, dont le rôle est précisément de savoir se mouler dans la langue de l'autre. Cela leur permettrait d'intégrer le fait que les concepts, souvent présentés comme universels, ne le sont pas mais sont imprégnés d'un autre univers de sens que seul un traducteur expérimenté permet de faire émerger.
- 11 Ainsi, si Geneviève Tréguer-Felten fait le constat à l'orée de son ouvrage que « tous commencent par affirmer que l'ELF ne pose pas de problème » (p. 3), les études de cas présentées mettent bien en évidence les difficultés posées par une langue véhiculaire désincarnée qui n'est finalement la langue de personne. Le titre de l'ouvrage, *Langue commune, cultures distinctes*, l'annonçait. A l'heure du « tout anglais », on peut espérer que la lecture de cet ouvrage dépasse les cercles académiques pour permettre une prise de « conscience plurilingue », non seulement par les étudiants de filière de langues,

d'écoles de commerce⁵ et d'écoles d'ingénieurs, mais aussi par les acteurs eux-mêmes qui ne pourront qu'en tirer profit sur tous les plans.

NOTES

1. Qui possède son propre article sur Wikipedia (sans doute en... ELF). https://en.wikipedia.org/wiki/English_as_a_lingua_franca
 2. JO n°0083 du 5 avril 2020. C'est déjà l'usage dans les écoles de commerce et d'ingénieurs.
 3. Renvoyons à ce propos au numéro 188 de *Langue française* sur la nomination en discours.
 4. Rastier F., Cavazza M., Abeillé A., 1994, *Sémantique pour l'analyse. De la linguistique à l'informatique*, Paris, Masson (Sciences cognitives), 240 p.
 5. Pardon, de « *Business School* »...
-

AUTHOR

VALÉRIE DELAVIGNE

Université Paris 3 Sorbonne Nouvelle